



LE FESTIVAL D'AUTOMNE et LE THEATRE GERARD PHILIPPE

présentent

du 30 novembre au 12 décembre

Salle de la Halle du Marché de St Denis

(près de la station de métro St Denis Basilique)

L E S A P E R L E A U

pièce de Gildas BOURDET

par LA SALAMANDRE / THEATRE DE LA REGION NORD-PAS DE CALAIS

Mise en scène :  
Alain MILIANTI et Gildas BOURDET

Dramaturgie :  
Anne Françoise BENHAMOU

Costumes :  
Françoise CHEVALIER

Eclairages :  
Joël PITTE

avec

Christian BLANC

Marief GUITTIER

Agnès MALLET

Christian RUCHE

Récidiviste, j'écris une troisième pièce.

Ecrivain, je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

Me mêlant de ce qui ne me regarde pas, je projette vaguement une farce, pour avoir un projet, même vague.

Trois acteurs de la compagnie sont inemployés. Il leur faut impérativement quelque chose à jouer. Que les acteurs de la compagnie jouent ou ne jouent pas cela fait une différence, et ça, ça me regarde ; mais de là à écrire... Si je m'essayais plutôt à ne pas le faire ? S'il y avait de l'héroïsme à renoncer ?

Enfer et damnation ! La retraite est coupée, les personnages ont déjà des noms : le Saperleau, Apostasie, Morvianne. On ne congédie pas ainsi des estampillés de cette eau là, ou alors il ne fallait pas les convoquer. Soit ! il y aura récidive, sur le mode de la farce, ne m'y suis-je pas engagé publiquement ? La rogne me gagne. S'il en est ainsi, la farce sera grossière. Je n'ai pris conscience du pléonasmisme que longtemps après, une fois la pièce terminée. Je note, sans déplaisir particulier, que mes trois interprètes peuvent se décomposer ainsi : l'un d'entre eux est un homme, les deux autres étant des femmes. Des femmes. Le mot est lâché. "Elles" ne "Le" lâcheront plus. Je discerne sans peine que ça va parler de "ça". Je décolère de moins en moins, je ferais "farce", je ferais "grossier" et ça parlera de "ça" - du sexe autrement dit - pas de l'objet anatomique, (d'ailleurs il faudrait dire des objets anatomiques), mais du rapport, de la relation, du coït en un mot, (mais un mot suffit-il ?) de ses attendus, de ses conséquences, de ses accidents, déflagrations, excroissances, amputations, tourne-vinaigres, renvois de bile, giclées de sperme, colonnes de chair, beaux culs blonds et touffus, lèvres en feu, "prends-moi-vite-je-t'en-supplie", "chéri c'est moi", "c'est-à-c-t'heure ci... ?", "il faut que je te parle", "oh ! toi-toi-toi...", "refais-moi-le", et coët...

On voit le projet, on en mesure l'importance ; n'était-ce pas là un sujet d'excellence pour une farce ? La colère s'avérait bonne conseillère. Je me rengorgeais de posséder une intuition si forte (par la suite une seconde intuition me fera découvrir que le sujet en question n'est pas absent de

certaines autres pièces de théâtre, que je connaissais d'ailleurs, à vrai dire de la quasi-totalité des pièces de théâtre que j'avais lues, sans préjuger des autres !)

Mais à peine avais-je pris le temps de consulter la définition in dico du mot "farce" que déjà la plume vociférait sur le papier. Tout doux, holà ! Doucement ! C'est une aventure sérieuse et grave autant que périlleuse, l'écriture. On ne s'y hasarde pas sans de solides raisons, une largeur de vue, une vaste culture, et à tout le moins la science des mots et de la grammaire ; toutes choses que je crains de ne posséder que modérément, et qui pourtant sont indispensables à qui veut écrire droit.

Et dans le temps que j'me fais toutes ces réflexions, ça s'emballe, et puis ça dérape, et puis ça traviole, et de plus en pire, et c'est de moins en moins écrit droit. Comme si, écrivant, je désapprenais avec une obstination butée le peu de rectitude langagière que l'on m'avait jadis inculquée, pour m'extirper de l'enfance mutique et douillette. J'écris tordu comme on parle de travers lorsqu'on est petit.

Enfance et défiguration de la langue française en quelque sorte. (Et quand on pense à combien que ça coûte de faire faire des études à ses gosses !). Si j'essaie d'expliquer mieux je dirais que cette écriture-là, celle du Saperleau j'entends, est devenue pour moi un peu comme ces miroirs convexes, ou concaves, tels qu'on en trouvait parfois dans certains grands magasins, quand j'étais moutard, ou dans les foires, (les vogues, les ducasses... c'est selon) et dans lesquels on pouvait passer des heures à se faire un gros bidon, des toutes petites cannes, un énorme tarbouif, des super biscottos... exeteri exetera.

Qui a déjà éprouvé ce plaisir étrangement hilare à déformer irrespectueusement son propre corps, comprendra peut-être la lointaine réminiscence que j'en ai trouvé en me servant de l'écriture comme d'un miroir à déformer ce que je croyais être ma langue. Mais il m'importe qu'on sache : j'ai pas fait exprès. C'est la faute que j'ai entendu plus que j'ai lu. Ce que j'ai lu pouvait encore me conforter dans l'idée d'une orthodoxie de la langue française, transcendante à l'expérience d'une ouïe trompeuse, (exception faite de l'argot des romans policiers, des licences que s'octroient les poètes, on se demande



de quel droit ! du pittoresque linguistique des auteurs patoisants et de l'immaturité des grands ancêtres à qui, malgré leur foi profonde, le français tel qu'en lui-même n'avait pas encore été révélé, de Chrétien de Troyes à d'Aubigné). Mais hélas, je ne suis pas né sourd.

Hélas ! Que de désordre dans ce qui est venu frapper mon pauvre tympan, affo. de tant de parlures diverses : breton du dedans du ventre de ma mère, par la suite elle ne m'a plus parlé que dans le français que succinctement, (mais il y avait l'essentiel) lui enseignèrent ses rares instituteurs, babil des autres morveux, latin d'église, et cette langue si particulière des gens qui causent dans le poste, (radio luxembourg d'abord, puis la télé ensuite), et, dans le désordre : l'anglo-américain des chanteurs de disques, le parler piec noir d'un copain fils de rapatrié, le parler docker : "Dais, béseau te marcasse pas : barrote à sept, c'est bientôt la pipe", le parler postier, des postières justement ! Dans les bureaux, en tous cas, ailleurs je ne sais pas, le parler version doublée des films américains : "Tiens rascal voici pour toi, Han ! Bon sang, tu me le paieras, maudit gêneur !" La sublime emphase réthorique des discours, en noir et blanc toujours, du Général de Gaulle, celle moins emphatique de ses successeurs, en couleurs ! Le cibiste, et tout le reste qui reste des films en version originelle, italien surtout, suédois, un peu le tchèque, le russe, l'arabe... Alors forcément tout ça, ça remonte, y'a des renvois, ça se foule dès que l'occasion se présente - et moi pauvre apprenti sourcier qui joue à faire des trous dans la coque de mon dictionnaire ! - Tu parles si ça s'engouffre, ça te ferait couler grammaire et vocabulaire réunis si on n'y prenait pas garde. J'ai pas dû prendre assez garde. Mais quoi ! Si je puis hasarder une confidence, entre l'ordre et le désordre mon coeur ne cesse de balancer. Et qu'on ne vienne pas me dire que c'est dialectique, parce que pour écrire la dialectique c'est kif-kif un dictionnaire ostiak-vogoule et retour. Mais il est temps que je m'arrête avant d'empiéter sur le rôle du quatrième personnage, qui répondra sans même qu'on le lui demande à l'inépuisable question des classiques illustrés de mon enfance : "Selon vous que pense l'auteur lui-même de..."

Gildas Bourdet - Décembre 1981.